

Melinda ORBÁZI

Entre solitude et sociabilité : l'idée du bonheur dans l'*Histoire d'Estévanille Gonzalez de Lesage*

Résumé

Dans ce travail, nous avons pour but de présenter l'idée du bonheur dans *l'Histoire d'Estévanille Gonzalez de Lesage*. La quête de la félicité, ce concept obsessionnel des Lumières, apparaît comme un sujet qui alimente maintes réflexions philosophiques et littéraires à l'époque. Entre ascétisme et libertinage, la morale de la médiocrité met l'accent sur la recherche d'un équilibre. Équilibre entre Dieu et le monde, mouvement et repos, solitude et compagnie. La question se pose : comment tout cela se manifeste dans le roman de Lesage écrit dans une période où le genre du roman évolue sans cesse ? Pour répondre à cette question, nous étudierons dans un premier temps les définitions du bonheur qui figurent dans *l'Encyclopédie*. Ensuite, nous nous pencherons sur les rapports entre l'idée du bonheur et de l'aventure, élément indispensable du roman picaresque, s'offrent à l'analyse. Enfin, nous tenterons d'examiner de plus près « l'espace de bonheur » particulier où ces idées s'entrecroisent : l'espace de la retraite.

Mots-clés : bonheur, aventure, picaresque, retraite, parodie

Abstract

In this paper, we aim to present the idea of happiness in the *History of Estévanille Gonzalez* of Lesage. The quest for happiness, this concept that preoccupied the Enlightenment, appears to be a subject that fuelled a great deal of philosophical and literary reflection at the time. Between asceticism and libertinism, the morality of mediocrity emphasised the search for balance. Balance between God and the world, movement and rest, solitude and companionship. The question arises: how does all this manifest itself in Lesage's novel, written at a time when the genre of the novel was constantly evolving? To answer this question, we will first examine the definitions of happiness given in the *Encyclopédie*. We will then analyse the connection between the idea of happiness and adventure, an essential element of the picaresque novel. Finally, we will take a closer look at a particular 'space of happiness' where these ideas intersect: the space of retirement.

Keywords: happiness, adventure, picaresque, retirement, parody

Introduction

Qu'est-ce que le *bonheur*, et comment pourrait-on l'atteindre ? Ces questions universelles ne cessent d'intriguer l'homme, dans notre contexte, occidental. Ce n'est peut-être pas par hasard qu'un dictionnaire historique et critique sur ce vaste

sujet a été publié en France il y a à peine quelques années, en pleine pandémie de COVID-19. Dans l'introduction de l'ouvrage, l'auteur nous explique l'origine du terme. En réalité, il s'agit d'un mot-valise, composé de « bon » et « heur », ce dernier renvoyant à « sort », « destin ». *Bonheur* s'est formé en ancien français mais n'est devenu courant que dans la langue classique pour arriver enfin à se substituer aux expressions (de connotation religieuse) telles que « béatitude » et « félicité » au XVIII^e siècle (Gally 2019 : XIII).

Dans ce travail, nous cherchons à montrer de plus près la manière dont l'idée du bonheur est présentée dans un roman moins lu et connu de Lesage, l'*Histoire d'Estévanille Gonzalez* (1734–1741). Mettre au centre de l'étude un roman écrit partiellement en même temps que *Gil Blas* (1715–1735) nous permet en fait de saisir les nuances et les changements éventuels dans le concept de la félicité, proposé par Lesage dans une période où le genre du roman est en train de se renouveler.

Pour faire cela, il convient de jeter d'abord un coup d'œil sur le contexte intellectuel dans lequel la notion du bonheur s'inscrit au XVIII^e siècle. À l'aide de l'analyse des définitions détaillées dans l'*Encyclopédie*, nous pouvons répondre à la question suivante : quels sont les courants philosophiques qui peuvent être découverts dans le discours sur le bonheur ? Des questions génériques se soulèvent aussi, un fait qui nous mène ensuite à des observations sur la relation entre le *bonheur* et un autre mot-clé non négligeable de l'époque, l'*aventure*. Nous allons nous pencher finalement sur la présentation d'un « espace de bonheur » particulier, la *retraite* et ses trois formes.

Bonheur : une idée-force « complexe » et « obsessionnelle » des Lumières

Aujourd'hui, selon le *Dictionnaire Le Robert en ligne*, le mot *bonheur* peut avoir trois significations principales. L'une, « chance », est liée au hasard et est accompagnée de locutions telles que « par bonheur », « au petit bonheur ». Les deux autres seraient un état d'âme agréable, accompli : « état de pleine satisfaction », « ce qui rend heureux ». Si pour l'homme moderne être heureux ne signifie rien d'autre que poursuivre les plaisirs pour atteindre une satisfaction parfaite, l'idée du bonheur s'avère plus « complexe et complète » dans la pensée littéraire et philosophique (Debray et Pagnol 2020 : 27). La recherche du bonheur en elle-même n'est pas une idée neuve des Lumières. Toutefois, la valeur que l'on y accorde semble « obsessionnelle », comme l'a remarqué Robert Mauzi dans sa monographie incontournable sur l'idée du bonheur au XVIII^e siècle (Mauzi : 1979 : 14).

En fait, l'influence de la philosophie grecque de l'Antiquité, tout comme celle du christianisme peuvent être révélées dans l'un des articles de bonheur que l'on peut lire dans l'*Encyclopédie*. La classification du mot attire déjà l'attention : il s'agit d'une notion qui relève du domaine de la morale. Le fait que cette entrée a été rédigée par un théologien, Jean Pestre, témoigne de cette tentative de réconciliation entre « pensée chrétienne et l'esprit du monde » dont Mauzi parle (Mauzi 1979 : 179), et qui caractérisait par exemple la morale jésuite au XVII^e siècle. Un fait plus qu'intéressant, étant donné que Lesage a passé quelques années de son adolescence chez les Jésuites de Vannes.

Pestre constate tout au début la différence entre la nature du *bonheur* et celle du *plaisir*, distinction qui s'enracine dans leur caractère temporel :

Bonheur [...] se prend ici pour un état, une situation telle qu'on en désirerait la durée sans changement ; et en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court et passager, et qui ne peut jamais être un état. (Pestre 1752)

Le véritable bonheur devrait alors persister contrairement au plaisir qui est éphémère. Il remarque tout de même que la vie humaine n'est pas faite comme cela et que les plaisirs sont nécessaires pour être heureux, en ce qu'ils donnent un « mouvement délicieux » au cœur, en animant de temps en temps son état calme et serein : « Notre bonheur le plus parfait dans cette vie, n'est donc [...] qu'un état *tranquille*, semé çà et là de quelques plaisirs qui en égayaient le fond. » (Pestre 1752) Le reste de l'article nous apparaît comme une tentative pour démontrer les points communs des idées différentes – apparemment contradictoires – à propos du concept du bonheur à l'époque.

Même si Pestre renvoie plus tard à la philosophie épicurienne comme une pensée qui consiste à voir « la félicité dans le plaisir », la description ci-dessus sur l'état tranquille de la conscience humaine est en accord avec l'essence de ce courant philosophique qui privilégie « l'absence de trouble » et met l'accent sur la préservation du « repos de la conscience » pour « maintenir l'âme en équilibre, à l'abri des passions » (Mauzi 1979 : 16, 18).

L'essence du bonheur selon Aristote est aussi présentée brièvement comme « la connaissance et [...] l'amour du souverain bien », inséparables du plaisir qui va avec, tout comme le concept des Stoïques selon lequel le bonheur ne serait que « la possession de la sagesse », accompagnée d'une joie qui vient de « l'ivresse de l'âme » (Pestre 1752).

Pestre conclut l'article avec l'apologie de la morale chrétienne, n'étant pas du tout opposée aux plaisirs :

[...] J. C. notre Législateur et en même temps notre Dieu [...] n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, et ne condamne point la vertu à être malheureuse ici-bas. Sa loi est pleine de charmes et d'attraits ; elle est toute comprise dans l'amour de Dieu et du prochain. La source des plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'homme profane : mais dans l'ordre de la grâce il est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. Le bonheur qu'il goûte ici-bas devient pour lui le germe d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience ; plaisirs purs, nobles, spirituels, et fort supérieurs aux plaisirs des sens. (Pestre 1752)

Ce passage explique qu'il n'existe plus d'opposition irréconciliable entre l'homme de la Nature et l'homme de la Grâce – pensée qui a suscité une véritable querelle avec la parution de l'ouvrage de Malebranche, le *Traité de la nature et de la grâce* en 1685. Nous pouvons aussi remarquer que les plaisirs de l'homme chrétien sont en

parfaite harmonie avec la morale de la *médiocrité* du bourgeois du siècle : un mode de vie qui évite toute extrémité et qui est fondée sur la tempérance. Ce conflit entre Dieu et le monde va se supprimer totalement d'ailleurs à la fin du XVIII^e siècle, résultat que Mauzi résume ainsi : « Il n'y a plus à choisir entre bonheur terrestre et au-delà, qui ne sont que les deux moments successifs d'une merveilleuse *aventure*. » (Mauzi 1979 : 182)

Bonheur et aventure dans le genre du roman picaresque

L'approche de l'autre définition sur le bonheur, associée à Diderot, relève plutôt du domaine de la fatalité. Et c'est là que nous pouvons découvrir une relation fascinante entre *bonheur* et *aventure*. Ce dernier est défini dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) comme quelque chose « qui arrive inopinément » et peut avoir des adjectifs épithètes tels que « heureuse, bizarre, étrange ». Dans le *Dictionnaire universel* (1690), l'aventure signifie aussi « ce qui est au pouvoir du hasard, de la fortune ». Ceci dit, la notion du bonheur est décrite ainsi par Diderot :

[...] Le *bonheur* est l'effet du hasard ; il arrive *inopinément*. La *prospérité* est un *bonheur* continu, qui semble dépendre de la bonne conduite. Les fous ont quelquefois du *bonheur*. Les sages ne *prospèrent* pas toujours. On dit du *bonheur* qu'il est grand, et de la *prospérité* qu'elle est rapide. Le *bonheur* se dit et du bien qui nous est arrivé, et du mal que nous avons évité. La *prospérité* ne s'entend jamais que d'un bien augmenté par degrés. Le capitole sauvé de la surprise des Gaulois par les cris des oies sacrés, dit M. l'abbé Girard, est un trait qui montre le grand *bonheur* des Romains : mais ils doivent à la sagesse de leurs lois et à la valeur de leurs soldats, leur longue *prospérité*. (Diderot 1752)

En fait, *bonheur* et *aventure* – sous le pouvoir du *hasard* – apparaissent comme des idées entrelacées déjà au sein du roman picaresque espagnol. Ce genre est né dans une période « caractérisée par des crises sociales [...] et par la décadence morale d'une civilisation » (Montandon 1999 : 136). C'est pour cette raison aussi qu'il offre toujours une leçon morale. La vie du *picaro* n'est qu'une errance, inévitable et nécessaire car ses envies et passions le détournent de Dieu. L'expérience de répéter les mêmes erreurs lui enseigne que fortune, gloire, et ascension sociale ne peuvent pas assurer son bien-être. L'ultime objectif, ce n'est pas le bonheur d'ici-bas, mais celui de l'au-delà.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le conflit entre bonheur terrestre et vie chrétienne est en train de se dissoudre dans le discours sur le bonheur au siècle des Lumières. Et de manière générale, ce que l'on essaie de trouver, c'est un *équilibre* entre ce que l'on peut appeler les deux pôles du bonheur, notamment le *mouvement* et le *repos* (Mauzi 1979 : 126).

Le héros picaresque de Lesage vacille aussi entre ces deux états, ce qui donne le rythme de ses aventures. Car, au XVIII^e siècle, le voyage a tout son caractère d'aventure (Szász 2018 : 128). Estévanille est presque constamment en route, et ce mouvement est également défini par les moyens de transports dont il se sert. Qu'il prenne la distance à pied, à mule, à cheval ou en carrosse, tout cela reflète et

symbolise son statut social actuel. Son voyage n'est interrompu (dans la plupart des cas) que par nécessité – soit par le besoin de se reposer dans une auberge, soit par des rencontres fortuites, voire dangereuses dans certains cas. Il y a toutefois un type d'arrêt particulier du point de vue de notre sujet, qui peut apparaître comme le choix délibéré du voyageur, mais aussi comme un effet du hasard : la *retraite*.

La retraite comme « espace de bonheur »

La retraite en tant que phase de repos inclut en elle-même une autre question majeure concernant l'état heureux de l'homme : comment trouver un juste milieu entre la *solitude* et la *sociabilité* (Mauzi 1979 : 35) ? Est-ce que le retrait est un état qui doit être vécu seul ? Ou bien pourrait-on partager cette solitude avec d'autres personnes ?

Dans cette partie de l'étude, il s'agira d'analyser trois types de retraite via les notions de *bonheur* et d'*aventure*.

Retraite campagnarde

Dans *Estévanille Gonzalez*, un passage curieux s'offre à l'observation. Les chapitres 6 et 7 du Livre III paraissent, au premier coup d'œil, comme des représentations opposées du concept de la félicité.

Lieu naturel et lieu architectural se joignent dans cette première retraite, visitée par Estévanille et son maître, don Christoval. Le *château* de Rodenas se situe dans le bourg de Villafranca, accessible par « une route frayée entre des *montagnes* » (Lesage 2009 : 158). En réalité, il s'agit d'une rencontre arrangée. C'est le beau-père de don Christoval qui écrit une lettre à l'évêque d'Albarazin, propriétaire du château, pour qu'il accorde « une retraite à son gendre ». Leur séjour est décrit à travers la perception faite par Estévanille :

[L'évêque] fit la réception la plus obligeante à Don Christoval. Il eut d'abord avec lui une assez longue conversation sur son affaire d'honneur ; ensuite il le régala d'un souper accompagné de musique ; après quoi, il le mena lui-même au plus bel appartement du château, et l'y laissa reposer jusqu'au lendemain. [...] Monseigneur le jour suivant fit voir à son hôte tous les jardins du château qui, sans doute, méritaient bien d'être vus : des parterres ornés de mille sorte de fleurs et des allées bordées de beaux vergers y attiraient agréablement les regards ; ici des jets d'eau entretenus par la rivière de Xiloa, qui en est voisine, s'élevaient orgueilleusement en l'air et tombaient avec bruit dans des bassins de marbres ; là, de vastes volières en fil de laiton offraient aux yeux les plus rares espèces d'oiseaux. En un mot, ces jardins semblaient être un ouvrage des fées. (Lesage 2010 : 159)

D'après la citation ci-dessus, il est évident qu'on parle d'une retraite où les événements sociaux tels que manger et boire, ou encore l'entretien intellectuel assurent le repos. Il s'agit d'un type de retrait « qui se nourrit d'un épicurisme joyeux » (Hélène Cussac 2003 : 144). La description de l'entourage naturel nous semble exotique, quoiqu'il s'agisse d'un jardin artificiel. L'avis de don Christoval

résume l'essentiel de ce type de repli qui ne serait que la valeur de la bonne compagnie, ce qui fait que la solitude devient une expérience agréable, partagée : « Gonzalez, nous voici, comme tu vois, dans une charmante solitude, et ce qui me fait encore plus de plaisir, chez un seigneur qui sait mieux qu'un autre remplir les devoirs de l'hospitalité. » (Lesage 2010 : 160)

Retraite religieuse

L'image de ce repos idyllique va être renversée dans le chapitre suivant. Le vocabulaire du passage dispose de toutes les caractéristiques d'une aventure picaresque :

Je passai par Villafranca d'où, poursuivant ma route entre les montagnes, je poussai jusqu'aux sources de la Guerva. *Je m'égarai en cet endroit* [...] je me trouvais devant une espèce d'*ermitage* après quelques heures de chemins. Il y avait à la porte un *vieillard* [...]. Il portait une longue robe de bure [...] une barbe grise lui descendait sur la poitrine, et il tenait un rosaire à la main. [...] je mis pied à terre, en rendant grâce au ciel d'une si *heureuse rencontre*. (Lesage 2010 : 160–161)

L'*ermitage* est décrit cette fois par l'ermite lui-même et cette présentation donne des détails qui s'opposent à la splendeur du château de Rodenas, au retraits campagnard :

Vous voyez, me dit-il, mon lit et celui de tout cavalier que son *mauvais sort* oblige à coucher dans cette retraite [...]. Regardez bien ces arbres, ils me servent de bouchers et de boulangers ; ce sont mes pères nourriciers. Nous vivons, mon valet et moi, pendant toute l'année des fruits qu'ils produisent ; nous n'avons pas besoin d'autres provisions. Nous laissons paître, sur les montagnes ou dans les plaines, les moutons et les autres animaux que les hommes égorgent pour satisfaire leur sensualité ; et bien loin de tendre des pièges aux oiseaux, nous prenons plaisir à les voir dans les airs jouir de toute leur liberté. Nous ne mangeons donc que du fruit, et nous ne buvons que de l'eau. Notre cave est dans ce jardin ; c'est une fontaine dont l'eau pure et légère vaut incomparablement mieux que les meilleurs vins. (Lesage 2010 :161)

On peut lire dans l'extrait ci-dessus la représentation de la retraite religieuse, le seul moyen d'être véritablement heureux dans cette vie. Se retirer pour se rapprocher de Dieu et de lutter contre le monde corrompu est une idée fortement présente au XVII^e siècle, qui est liée au jansénisme. Et même si la défense de ce type de retrait ne nous semble qu'apparente (étant donné que l'ermite ne conseille pas au jeune Estévanille de suivre son exemple), l'épisode n'a rien d'ironique. Nous sommes en face d'un honnête homme de foi, contrairement aux faux ermites de *Gil Blas*.

Le chapitre aboutit à l'initiation d'une histoire intercalée, tragique, celle du religieux, le « solitaire ». Voilà un trait qui confirme le rôle de l'aventure dans ce passage : « Mon père, [...] je vous prierais de me raconter *par quel enchaînement d'aventures* vous êtes venu habiter cet ermitage. » (Lesage 2010 :162)

Ce qui donne l'aspect heureux de ce séjour, c'est, comme dans le cas du chapitre précédent, la bonne compagnie : « Si je bus et mangeai peu, en récompense,

ce repas frugal fut assaisonné de discours agréables et solides que le solitaire me tint sur le mépris des choses du monde. » (Lesage 2010 : 162) Le bonheur ne dépendrait alors pas des circonstances matérielles, mais des personnes avec qui on a la possibilité de passer du temps de qualité. Et en cela, il n'y a pas de différence entre les deux épisodes examinés.

Retraite conjugale

Le huitième chapitre du Livre V représente, nous semble-t-il, un autre type de retraite, domestique, en relation avec l'amour conjugal. Estévanille rencontre un ancien ami italien, Ferrari, « gentilhomme de Pise » (Lesage 2010 :133). Leur conversation se déroule au *Prado*, ou les prairies de Saint-Jérôme, qui était, d'après les notes de Guillome Hautcœur, « une promenade élégante et un lieu de rendez-vous galants » (Lesage 2010 : 222). On peut lire ici une véritable apologie de la vie solitaire, où l'amitié l'emporte sur le mariage. Ferrari partage d'abord avec son ami la raison pour laquelle ils devaient se quitter, un aveu que sa femme lui avait fait avant sa mort : « *Jalouse de l'amitié parfaite* qui vous unissait l'un et l'autre, j'en ai voulu rompre les nœuds. Je me repens, ajouta-t-elle, de lui avoir fait cette injustice ; et si le hasard vous le fait rencontrer quelque jour, je vous charge de lui en demander pardon pour moi. » (Lesage 2010 : 278–279) Quand Estévanille lui demande s'il a l'intention de se remarier, la réponse de l'italien révèle que le joug du mariage ne peut le rendre heureux :

Remarié ! s'écria-t-il d'un air d'indignation. Ah ! le Ciel m'en préserve ! Vive le veuvage ! Il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite. [...] entre nous, dans l'état du mariage, un époux a tant de devoirs à remplir que cela devient incommode à un homme qui aime sa liberté. J'aimais ma femme, j'en étais aimé ; cependant je sentais qu'il me manquait quelque chose pour être heureux ; et présentement que je suis veuf, je jouis d'un parfait bonheur. Il est vrai que je suis plutôt né pour vivre librement avec mes amis et me réjouir avec eux, que pour m'attacher à une femme et me rendre son esclave en consacrant tous mes moments au soin de lui plaire. (Lesage 2010 : 279)

Nous pouvons remarquer dans cet extrait aussi que l'idée de l'amour conjugal, reposant sur les valeurs du christianisme, devient désagréable, inconfortable, car il fait obstacle à la liberté. Cependant, si l'on aspire à cette liberté, ce n'est pas pour plaire à Dieu, mais pour vivre une vie sociale à sa volonté, sans la responsabilité des devoirs conjugaux¹.

¹ Nous trouvons intéressant de comparer les propos de ce passage avec ceux de l'apôtre Paul sur le mariage et la vie célibataire dans sa première lettre écrite à l'assemblée de Corinthiens : « À ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de rester comme moi. [...] Es-tu lié à une femme, ne cherche pas à rompre ce lien ; n'es-tu pas lié à une femme, ne cherche pas une femme. [...] Celui qui n'est pas marié s'inquiète des choses du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur ; et celui qui est marié s'inquiète des choses du monde, des moyens de plaire à sa femme. Il y a de même une différence entre la femme et la vierge : celle qui n'est pas mariée s'inquiète des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit ; et celle qui est mariée s'inquiète des choses du monde, des moyens de plaire à

Cette même idée est confirmée, quoique d'un point de vue féminin, dans un récit enchâssé (raconté dans une hôtellerie de Barcelone au chapitre 9 du Livre VI), celui d'Inésille, sœur d'Estévanille. Dans ce cas, le mariage comme source de bonheur n'est pas renié. Toutefois, le caractère éphémère de cette félicité est souligné : « J'étais donc chérie de mon beau-père et adorée de mon époux. *Jugez si je menais une vie heureuse*. Mais comme dans ce monde tout est sujet à changer, ma félicité s'évanouit, ainsi que je vais vous le rapporter. » (Lesage 2010 : 355) Nous pouvons constater que la nature imprévisible du bonheur, son côté lié au *hasard* est mis en avant dans ce passage.

Retraite à l'envers – retraite ironique

Les exemples présentés jusqu'ici mettent l'accent sur l'importance d'être en bonne société, même si l'on choisit de mener une vie solitaire. Nous avons découvert un épisode qui mérite d'être vu de plus près, étant donné que retraite campagnarde, religieuse et conjugale s'y concentrent. Pourtant, ces types de repli sont dépourvus de toutes les valeurs, ridiculisés, en prenant ainsi un sens ironique.

L'histoire intercalée de don Marcos de Girasa, est racontée dans un *café* où Estévanille rencontre l'homme « par hasard », en buvant du *chocolat*². Après avoir raconté ses « aventures » à don Marcos, Gonzalez écoute les siennes (Lesage 2010 : 220). C'est un amour passionné aboutissant au mariage qui est décrit d'abord :

Jamais amant n'a brûlé d'une flamme plus vive ! Je me croirais le plus heureux des hommes, si je voyais mon sort lié au vôtre [...] Sortons de Madrid [...] et nous retirons dans quelque contrée de la terre que vous voudrez choisir. Là, nous vivrons tous deux le reste de nos jours dans une union charmante, et d'autant plus solide que le Ciel n'en sera point offensé. (Lesage 2010 : 234)

Toutefois, Hortense est une femme de « réputation équivoque ». En plus, il s'agit d'un « hymen infâme », don Marcos étant gentilhomme. Malgré tout, le mariage est conclu et l'homme est heureux : « Belle Hortense [...] Il n'est point de bonheur comparable à celui que vous me présentez. » (Lesage 2010 : 235) Il propose une retraite douce pour sa nouvelle mariée, le *château* de son père « près d'Oviedo, entre Pegnaflor et Mansaret, [...] un endroit fort agréable » (Lesage 2010 : 236).

L'image heureux du retrait conjugal, campagnard en même temps, devient soudain illusoire. D'un côté, le père *hidalgo* de don Marcos est « pauvre et avare [qui] connaissait plusieurs nobles qui, pour réparer leurs châteaux qu'ils voyaient tomber en ruines, n'avaient pas fait difficulté de se mésallier, la richesse ayant de tout temps servi d'étai à la noblesse indigente » (Lesage 2010 : 236).

son mari. Je dis cela dans votre intérêt ; ce n'est pas pour vous prendre au piège, c'est pour vous porter à ce qui est bienséant et propre à vous attacher au Seigneur sans distraction. » (1 Corinthiens 7 : 8, 27, 32b-35)

² C'était la boisson favorite des Espagnols du Siècle d'or, comme le note Hautcoer dans l'édition critique du roman (Lesage 2010 : 220). Peut-être s'agit-il d'un choix délibéré de Lesage pour renforcer le caractère épïcureen (félicité dans le plaisir) de l'épisode ?

D'un autre côté, Hortense est aimée (d'un amour platonique), d'un vieux duc qui n'est pas au courant du mariage de la femme. L'image d'un faux bonheur, qui n'est qu'une illusion, une duperie, s'ouvre devant les yeux du lecteur : « Ce bon seigneur [...] vivait tranquille et content dans cette douce erreur. » (Lesage 2010 : 236) Pour que la comédie soit complète, Hortense écrit une fausse lettre sur les raisons de sa retraite qui n'est que la parodie de la retraite noble de la princesse de Clèves : « Duc, il faut nous séparer. J'ai fait un songe que je regarde comme un avis secret du Ciel, et qui m'a détachée du monde. Je vais m'ensevelir dans une *retraite consacrée à la pénitence*, et je vous dis un éternel adieu. » (Lesage 2010 : 236)

L'illusion du bonheur est maintenue même à la fin du chapitre quand don Marcos prend congé à Estévanille : « [J]e partirais dès le lendemain pour aller rejoindre ma chère Hortense, à qui je dois *le bonheur de ma vie*. » (Lesage 2010 : 238)

L'ironie dans la toute dernière phrase du chapitre représente, nous semble-t-il, une amitié superficielle, sans profondeur, en contrepartie d'une amitié qui vaut plus qu'un mariage : « Voilà comme finissent presque toujours les amitiés de cafés : on se quitte à regret, et l'on s'oublie fort facilement. » (Lesage 2010 : 238)

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons constater que la retraite en tant que type de repos est représentée sous des angles différents dans l'*Histoire d'Estévanille Gonzalez*.

La retraite campagnarde qui « offre l'image de la paix et de la plénitude de l'âme » contre la « vie mondaine » (Mauzi 1979 : 372) n'est pas vécue seul, mais en compagnie. Le repli religieux est également partagé, mais n'apparaît pas comme un exemple à suivre. Pour citer Hélène Cussac, dans ce cas aussi, « vivre loin des bruits du monde ne dessine plus un idéal d'existence » (Cussac 2003 : 147). Nous trouvons important de noter tout de même que la sociabilité relie ces deux types de retraite, apparemment opposés l'un à l'autre. Le retrait conjugal, élément fondamental du bonheur bourgeois du début du siècle (Mauzi 1979 : 280) prend pourtant un caractère désenchanté. Et cela, contrairement à l'histoire de Gil Blas où « le bonheur est conquis, il ne reste qu'à le vivre et à le préserver » grâce au mariage (Grélé 2014 : 35). Dans l'histoire d'Estévanille, soit il est remplacé par l'idée de la vie solitaire heureuse et l'idée de l'amitié, soit il devient objet d'ironie. En fait, le repli religieux, qui est par définition solitaire, est présenté comme sociable ; tandis que le mariage, un retrait qui devrait être normalement sociable, perd le combat contre une vie solitaire.

Nous pouvons également remarquer que ces exemples vont influencer en réalité le sort d'Estévanille. Le bonheur idéal est défini ainsi par lui et sa sœur à la fin du roman :

Comptez que je suis bien revenu du service des grands. Il est plus doux de vivre dans l'indépendance que d'avoir des maîtres [...] Oui, je me fais un plaisir charmant de partager avec vous les soins et les attentions que demande votre hôtellerie et de vous

aider à remplir vos devoirs. [...] On ne me reverra jamais au pouvoir d'un mari [...]. Point de beau-frère, point de belle-sœur dans notre ménage si nous voulons qu'il y règne une *heureuse intelligence*. Après nous être bien promis réciproquement de passer le reste de nos jours, elle, dans l'agréable veuvage où elle avait le bonheur d'être, et moi, dans la condition libre et douce de garçon, à laquelle aucune autre n'est comparable, elle me dit : Mon frère, je vous associe à mon hôtellerie, et à ma fortune, qui est déjà dans un état florissant. [...] Je ne fus point assez ennemi de *mon bonheur* pour refuser de profiter de la générosité d'Inésille. Je signai volontiers l'acte en question, et par ce trait de plume, qui fut le fondement de ma fortune, je me fis un *heureux sort*. (Lesage 2010 : 358–359)

Renoncer à la servitude des grands – comme le solitaire – et vivre sans mariage – comme Ferrari et Inésille – nous apparaissent comme les effets du pouvoir indéniabie des récits entendus sur la vie de Gonzalez. Toutefois, il ne suit pas ces exemples mot à mot. Au lieu de choisir une retraite religieuse ou l'amitié, il décide de servir le public, main dans la main avec sa sœur. Et c'est une véritable nouveauté dans le concept du bonheur par rapport à celui peint dans *Gil Blas*.

UNIVERSITÉ DE SZEGED
doctorante
 lindicsy@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

CUSSAC, Hélène (2003). « La retraite chez Gil Blas : entre Pascal et Rousseau », Jacques Wagner (dir.), *Lectures du Gil Blas de Lesage*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal, 143–161.

DEBRAY, Quentin, Arnaud PAGNOL (2020). *Le Bonheur*, Entretien avec Michèle Gally, Bernard Granger et Luigi Grosso (dir.), *PSN*, 2020/2., vol. 18, 27–34, [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-psn-2020-2-page-27.htm>. Consulté le 10 avril 2024.

Dictionnaire de l'Académie (1694). « Adventure », [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50398c/f625.item>. Consulté le 10 avril 2024.

DIDEROT, Denis (1752). « Bonheur », *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, L'Édition numérique collaborative et critique, vol II, [En ligne] <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v2-1682-1/>. Consulté le 10 avril 2024.

FURETIÈRE, Antoine (1690). « Aventure », *Dictionnaire Universel*, [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b/f46.image>. Consulté le 10 avril 2024.

GALLY, Michèle (dir.) (2019). *Le Bonheur : Dictionnaire historique et critique*, Paris : CNRS Éditions.

GRÉLÉ, Denis D. (2014). « L'utopie de la retraite dans l'Histoire de Gil Blas de Santillane de Lesage », *Journal of the Western Society for French History*, vol. 42, 32–42, [En ligne] <https://quod.lib.umich.edu/cgi/p/pod/dod-idx/1-utopie-de-la-retraite-dans-lhistoire-de-gil-blas-de.pdf?c=wsfh;idno=0642292.0042.004;format=pdf>. Consulté le 04 avril 2024.

Le Dictionnaire Le Robert en ligne, (2024). « Bonheur », [En ligne], <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/bonheur>. Consulté le 10 avril 2024.

LESAGE, Alain-René (2010). *Histoire d'Estévanille Gonzalez surnommé le garçon de bonne humeur*, édition critique par Cécile Cavillac, Œuvre complètes, t. 8, Œuvres romanesque IV, Paris : Honoré Champion.

MAUZI, Robert (1979). *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Genève – Paris : Slatkine.

MONTANDON, Alain (1999). *Le Roman au XVIII^e siècle en Europe*, Paris : PUF.

PESTRE, Jean (1752). « Bonheur », *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. L'Édition numérique collaborative et critique, vol. II., [En ligne], <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-927-1/>. Consulté le 10 avril 2024.

SZÁSZ, Géza (2018). « Le voyage moderné, entre désir de vitesse et nostalgie de la lenteur : l'exemple des voyages en Hongrie », Tímea Gyimesi (dir.), *Acta Romanica*, « Vitesse – Attention – Perception », t XXX, Szeged : JATEPress, 127–134.